

Revue de presse

Propos recueillis Farid Paya *Salina* : Le cycle irréprouvable d'une vengeance

L'exil, la guerre, les luttes fratricides, le rejet de la tradition, la condition féminine, la puissance du clan... Creuset d'une foultitude de thématiques entrelacées, la pièce de Laurent Gaudé s'ancre dans un univers épique et mythologique. Farid Paya met en scène ce destin de femme blessée en réaffirmant son respect absolu du public.

« On pourrait imaginer que *Salina* est une pièce qui s'inspire d'un mythe existant, d'une de ces légendes millénaires qui font partie de l'histoire de l'humanité. Et comme beaucoup de ces grands mythes, le texte de Laurent Gaudé va au-delà des limites d'une fable un peu archaïque dont les problématiques seraient à présent dépassées. Il s'agit d'un récit aux enjeux résolument modernes, un récit qui nous parle à nous, femmes et hommes d'aujourd'hui, de nous, de nos sociétés contemporaines. Et je crois que c'est ce qui m'intéresse particulièrement dans ce genre de démarches artistiques. C'est l'extrême pertinence d'aventures et de destinées humaines qui traitent de sujets on ne peut plus actuels : la guerre, les luttes fratricides, les massacres, l'exil, la tradition, le rejet de la tradition, le "comment faire" avec la tradition... Et puis, aussi, la condition de la femme.

« Pour moi, *Salina*, c'est un peu une autre Médée... »

Pour moi, *Salina*, c'est un peu une autre Médée, une grande figure féminine aux éclats mythologiques qui confirme une conviction profonde : je n'aime rigoureusement pas le réalisme. Parce que je ne pense pas que l'on puisse raconter le réel, de manière artistique, par ce biais-là. Je trouve les œuvres réalistes toujours plus pauvres que ce que je peux voir dans la rue en me promenant, en regardant simplement ce qui se passe, ce qui se vit autour de moi. La force de l'imaginaire, de la fiction, c'est de coaguler, de condenser les grandes questions qui nous importent en évitant l'aspect anecdotique du réalisme. C'est sans doute la raison pour laquelle je m'intéresse aux écritures épiques. J'ai profondément conscience de plus parler d'aujourd'hui à travers des récits mythologiques, fabuleux, tragiques, qu'à travers des textes qui se voudraient les reflets fidèles d'une forme de quotidienneté contemporaine... Pour ce spectacle, comme souvent dans mes mises en scène, j'ai essayé de faire en sorte que tout s'enchaîne avec beaucoup de fluidité, sans noirs entre les scènes, sans ruptures artificielles, dans une forme de grande sobriété scénographique. Et puis, j'ai pris le parti d'exploiter très fidèlement la veine narrative présente dans *Salina*. C'est-à-dire que lorsque Laurent Gaudé interrompt l'action pour transformer un personnage en narrateur, je le fais s'asseoir face au public et s'adresser directement à lui. Car je crois depuis toujours au rapport direct avec les spectateurs. Pour moi, les comédiens doivent avant tout jouer pour le public, ils n'ont pas à faire semblant de ne pas le faire. Soyons simples ! On est sur scène pour, si possible, rendre les spectateurs heureux de leur soirée, être généreux avec eux, les respecter et tenir compte de leur présence, ne pas les considérer comme des "cochons de payant" simplement là pour nous permettre de continuer à nous amuser à faire du théâtre entre nous. »

Salina, de Laurent Gaudé

Laurent Gaudé et son metteur en scène Farid Paya sont friands des contes et légendes, remis à la mode par Tolkien. Après Gilgamesh, tiré de l'Antiquité, Salina est une création située dans un pays imaginaire et à une époque indéfinie : sans doute un royaume d'oasis quelque part aux confins de l'Asie centrale, d'après l'inspiration des très beaux costumes de Jean-Pierre Capeyron — dont certains semblent venir du Maghreb — et peut-être un premier XIXe siècle car les hommes se battent à l'arme blanche, mais certains ont des fusils. Cette imprécision ne gêne pas, car l'histoire se déroule sans accroc le long de la vie d'une femme, Salina l'héroïne à l'existence volée. Cette jeune fille (Ariane Lagneau) a été abandonnée bébé dans un village et recueillie par une vieille femme (Aloual). Au début de la pièce, elle découvre ses règles avec ses amies, mais refuse l'époux que lui réserve le clan Djimba — Saro (Anthony Moreau) — car elle préfère Kano (Guillaume Caubel) son jeune frère. Tout le drame de Salina vient de son indépendance, puisque forcée de se marier avec Saro elle reste dure à son égard, n'aime pas le fils qu'elle lui a donné et se garde de le sauver quand il est blessé au combat. La famille refuse que la jeune veuve épouse Kano : elle est chassée du village et consacre le reste de son existence à la vengeance, en enfantant seule un fils devenu son bras armé. Ses deux fils se livrent un combat inexpiable avant de faire front commun devant les forces de Kano, devenu roi, qui veut faire cesser les massacres. Finalement, la paix revient quand Aliko (Marion Denys), la jeune femme de Kano, donne son sixième fils à Salina vieillie pour qu'elle retrouve sa vie brisée. Farid Paya a monté ce conte féministe dans un décor de rocs et de tentes anciennes : la première partie sur l'adolescence de Salina est excellente, celle sur les combats des deux garçons bien menée mais un peu longue. Les acteurs jouent plusieurs rôles — Aloual est à la fois une grand-mère puis un homme plein de vigueur, les pères jouent leurs fils —, mais se livrent avec beaucoup d'allant. Un beau conte qui dépayse sans gêner, avec tout au plus quelques longueurs, mais le spectateur rentre bien dans cette extraordinaire histoire.

Jacques Portes - Historien et Géographe - Janvier 2007

Salina

Farid Paya s'empare de la mythologie imaginaire de Laurent Gaudé et met en scène une fresque épique au goût de sable et de sang, qui plonge le spectateur dans l'effroi et la fascination.

C'est le visage salé par les larmes que la petite Salina est arrivée chez les Djimba. La mystérieuse enfant du désert est recueillie par ce peuple de guerriers fiers qui l'adoptent et la comptent bientôt au rang des filles à marier. Promise à Saro Djimba, l'aîné, robuste, viril et brutal, elle lui préfère son cadet, Kano, compagnon de ses jeux enfantins. Mais le clan décide des unions malgré l'évidence des attachements et impose à la rebelle l'époux dont elle ne veut pas. Tel est l'événement qui déclenche le drame et pétrifiera le cœur de Salina, devenue hyène pour se venger des loups, qui guide sa vengeance effrénée et impitoyable, jusqu'à l'extinction de la race maudite et jusqu'à l'absurde sacrifice de sa propre existence sur l'autel de son combat. Trois parties scandent cette fresque inventée par Laurent Gaudé : « Le sang des femmes », « La dernière vertèbre » et « Le don des larmes » et Farid Paya en fait surgir les épisodes entre un sol de sable craquelé et l'immensité d'un fond de scène dont le mutisme céruléen rappelle que les dieux de la rédemption et de l'espoir s'absentent lorsque parle la haine.

Un théâtre généreusement humain

Le texte de Laurent Gaudé, riche et foisonnant, invente un univers empruntant ses formes aux grandes mythologies et creusant le filon d'une inventivité originale nourrie des thèmes fondamentaux de la condition humaine. Le sang coule entre la sueur et les larmes, les passions les plus hautes se heurtent aux plus basses : la pièce semble née du creuset matriciel de toutes les civilisations. Hors temps, hors lieu, la scénographie imaginée par Farid Paya laisse advenir ce récit semblable aux antiques légendes pour lesquelles il a une prédilection marquée. L'imagination du spectateur se déploie librement, guidée par des costumes, des musiques, des chants, des danses et des gestes rituels qui paraissent surgir de tous les confins de l'humaine diversité. Faisant alterner le mouvement de l'histoire et l'immobilité de son récit par les différents protagonistes rendus régulièrement à la simplicité du conteur, Farid Paya réussit à embarquer le public en le rendant à ses yeux et à ses frayeurs d'enfant, par la simplicité et l'authentique générosité d'un geste créatif qui ne se pique pas d'effets inutiles mais rend le théâtre à son essentielle mission de raconter, de faire rêver, de faire rire et de faire pleurer au spectacle des affres de notre espèce si folle et si vaine.

Catherine Robert – La Terrasse – Février 2007

Salina

Salina est une jeune orpheline recueillie par le clan Djimba. Bientôt nubile, elle est promise à Saro, le fils aîné de Sissoko et Khaya Djimba. Mais elle n'a d'yeux que pour son cadet, Kano. Malgré ses efforts, elle ne peut fléchir la volonté des Djimba : elle sera donnée à Saro. Alors elle va se battre avec ses armes : la haine, et la colère. C'est le début d'un long fleuve de sang et de malheurs qui coulera tout le temps d'une génération. Jusqu'à ce que sonne l'heure de la Rédemption. Salina décidément n'aurait pu porter d'autre nom que le sien, venu du sel que laissèrent ses larmes en séchant quand, enfant, elle cessa de pleurer une fois prise en charge

par les Djimba... Toute sa destinée, d'amertume et de sable, se tient déjà dans ces trois syllabes, une marque comme en portent toutes les héroïnes de contes et de féeries. Les noms - le clan Djimba, Lalibela, Sowumba, Sissoko, Kwane N'Krumba... - disent l'Afrique. Et le sable, le désert, les oueds, le pays des palmeraies... Quant à l'époque ? Les fusils et les coups de feu empêchent de l'estimer trop archaïque mais l'on ne peut pour autant la préciser davantage. L'espace-temps dans lequel s'inscrit Salina est donc un Ailleurs mal défini malgré les indices qui suggèrent la mélodie d'une Afrique rêvée ; c'est l'espace-temps détaché de l'ici-bas où se déploient d'ordinaire le conte et la fable mythologique. C'est bien de cela dont il s'agit, à en juger par l'importance que prennent les motifs merveilleux - les morts qui assument une part du récit, le recours à l'oracle, le défunt tourmenté, le fils né d'une mère fécondée par sa seule colère - et par le schéma que suit la pièce - bannissement de l'individu rebelle aux lois de la communauté, vengeance, épreuves à surmonter pour pouvoir rejoindre le groupe - à partir de thèmes récurrents dans les contes - une enfant trouvée, des frères rivaux, un mariage forcé... etc.

L'écriture de Laurent Gaudé est envoûtante ; qu'elle ait l'aspect de la prose ordinaire ou qu'elle se coule en vers libres, elle garde une rythmique puissante, incantatoire ; elle a le pas lent et un peu solennel des textes légendaires :

SALINA : Je suis vierge à nouveau. Telle que tu me voyais lorsque tu n'avais pas ces grands yeux plats, comme des galets poncés par les pleurs. Frotte-moi, Mama Melita. que je sente l'odeur des plantes monter le long de mon corps. Frotte-moi. Il y a tant de choses que je dois oublier. [...]

Les phrases sont courtes pour la plupart, et carrées dans leur construction – elles n'ont pas les rondeurs méandreuses des phrases fleuves à la syntaxe contournée. Elles font entendre l'implacable détermination de Salina à se venger, la rigueur de sa destinée, l'immensité du désert, le silence aussi bien que le bruit des combats, le poids de la tragédie et la place des gestes magiques dans une société où l'Autre monde jouxte celui des vivants de si près qu'il le pénètre intimement. Évidemment dramatique dans sa forme, le texte emprunte néanmoins quelques traits sinon au roman, du moins au récit – terme ici admis dans une acception très large : il s'organise en sections intitulées plutôt qu'en "actes" et en "scènes". D'abord trois parties correspondant à trois époques, trois phases, en fait, de l'évolution de Salina : "le sang des femmes" ou son adolescence encore innocente bientôt brisée par son infortune et sa décision de se venger, "La dernière vertèbre" ou la lente gangrène que fait courir sa haine, et "Le don des larmes", ou la maturité de Salina, ses ultimes gestes sanglants et, enfin, sa rédemption. Chaque partie est elle-même subdivisée en séquences étiquetées d'un titre, qui alternent scènes à plusieurs personnages et monologues, ceux-là jouant le rôle de sutures narratives qui donnent à voir les événements comme à vol d'oiseau et parcourent les années en quelques mots. L'on écoute tour à tour Salina, Sissoko Djimba, Saro, Kano, Mama Melita... sans que le passage à trépas réduise quiconque au silence ; ces monologues-intermèdes, qui scandent la pièce, ressemblent à ces moments où, dans une veillée, un conteur s'invite dans son propre récit, regarde agir ses héros

puis s'adresse à ses auditeurs comme au creux de leur oreille... Violente et crue, exaltant des valeurs guerrières et des rigueurs d'âme d'une extrême dureté, aride et grande comme les meilleures tragédies, Salina s'achève sur un échange rédempteur, sublime parce qu'il exprime un absolu du don et tient en son creux l'alpha et l'omega du cycle universel de la vie : l'os d'un vieillard défunt contre la promesse vitale que représente un nouveau-né – Un vieil os contre ton fils. C'est tout ce que je peux donner. Après le sable et le sang, les larmes et les cris, la lumière et la douceur paisible d'un amour maternel enfin ranimé :

SALINA (seule) : [...] Prends tout ton temps, mon fils. Nous sommes seuls, ici. Et je vais vivre pour toi.

Salina : le spectacle

Le lieu tout d'abord, qui mérite que l'on s'y arrête – une petite visite sur le site vous en apprendra beaucoup sur la belle histoire de ce théâtre et la force militante de son projet artistique, tout entier tourné vers les métissages. L'espace d'accueil est grand ouvert, le coin bar-restaurant vous tend les bras et l'on ira s'abreuver d'un simple verre d'eau pour le seul plaisir de s'entendre adresser la parole avec le sourire puis d'aller s'asseoir à l'une de ces tables qui semblent n'être là que pour favoriser les échanges. Mais l'on pourra tout aussi bien s'octroyer un vrai repas – bol de soupe, assiette composée, sandwich... : les prix pratiqués sont dérisoires ! L'on est bien : il règne là cette chaleur que je crois propre aux gens de théâtre voués à leur art, et aux endroits qu'ils investissent...

Pour l'heure - et jusqu'à la dernière représentation de Salina le 17 mars - Le Lierre s'est paré de sel et d'Afrique. Aux murs sont exposés les peintures-collages-textes de Sylvie Pastural, inspirés par l'univers quotidien des femmes africaines : sur les toiles aux couleurs vives mêlant les matériaux - fleurs séchées, papier de soie, tissus - des silhouettes longilignes et stylisées, souvent accompagnées de quelques vers nichés dans un coin, se livrent à toutes sortes d'occupations. Sur les tables, les petites bougies que l'on allume le soir venu sont fichées dans des plats de verre

garnis de gros sel gris, dont on retrouve çà et là de petits tas improvisés. Ensaché, ce fameux sel de Guérande est proposé à la vente pourvu d'une étiquette estampillée "Salina" - souvenir original et facile à emporter d'un moment particulier de la saison...

En ce qui regarde l'interprétation de Salina, il me faut avouer qu'elle m'a beaucoup troublée... Je venais de lire le texte - je suis donc entrée dans la salle avec, en tête, une certaine musique, presque des textures de voix tant les mots de Laurent Gaudé et le phrasé qu'il leur a conféré sont imprégnés d'un rythme, d'une nuance sonore particuliers et prégnants.

J'entendais des mélodies presque monocordes, une alternance de sourdes plaintes et de longs récitatifs dits comme des incantations. Rien de ce que j'ai entendu n'a approché ce que je m'étais figuré...

Sur la scène du Lierre, point d'austérité ni même de sobriété. L'ambiance est au foisonnement, aussi bien visuel que sonore. Les costumes tout d'abord. Ils sont magnifiques, ébahissent par leur complexité. Tout en superpositions, ils associent plusieurs couleurs - toujours en harmonie - et mélangent les étoffes : voilages irisés, velours profonds, cotonnades diaphanes ou gaufrées, satins lumineux, pièces de cuir... Il n'est pas jusqu'aux haillons qui ne soient conçus comme des assemblages plastiques et mouvants. Statiques ou mobiles jusqu'à être dansants, les comédiens sont ainsi transformés par leurs tenues en autant de sculptures vivantes et flamboyantes. À cette profusion textile répond la luxuriance sonore. La scène est habitée presque en continu par un étonnant musicien-bruiteur - et lorsqu'il n'est pas là, une bande-son puissante se substitue à lui. Véritable homme-orchestre, apparaissant tantôt bardé de dispositifs composites et d'ustensiles bizarres tantôt porteur d'instruments plus traditionnels, il devient subtil mélodiste quand il cesse de répandre autour de lui ces mille bruissements - fifretis, flûtés, caquettements, tintements cristallins ou haleines rêches et sifflantes... - qui évoquent la nature et sont aussi métaphores des activités, des sentiments humains. Me troubla aussi beaucoup cette façon qu'ont les comédiens de jouer sans se regarder les uns les autres - sauf en de rares moments tel le combat opposant Mumuyé Djimba à Kwane N'Krumba -, les yeux rivés au loin droit devant, au-delà de l'assistance. Comme s'il n'y avait pas d'enjeu dramatique entre eux... Quelques mots échangés avec Farid Paya me donnèrent les clefs : ce choix de mise en scène, systématique dans tous ses spectacles, est une insurrection contre ce pseudo-réalisme installé dans le théâtre occidental au XIX^e siècle et qui impose aux comédiens de singer la vie courante en se regardant lorsqu'ils se parlent. "Or, dira-t-il, le théâtre est un don ; quand on joue la comédie on s'adresse au public et on joue face à lui, en le regardant. Jouer de cette façon est un retour à une tradition théâtrale très ancienne. "Spectatrice naïve et peu au fait de l'histoire du théâtre, j'étais donc prisonnière sans le savoir de codes somme toute bien récents, qui avaient verrouillé ma perception... Me voilà aujourd'hui dessillée, et perplexe aussi face à une habitude qui jusqu'alors m'était chère : lire le texte d'une pièce avant d'assister à sa représentation, persuadée que, acclimatée au texte, je serais plus disponible pour apprécier ce que la scène m'offrait. Je ne suis plus très sûre aujourd'hui que ce soit une attitude judicieuse ; peut-être vaut-il mieux, au fond, arriver dans une salle de théâtre l'esprit entièrement vierge de façon à ce qu'aucune image mentale préalable ne vienne parasiter la totale présence, corps et âme, au spectacle offert... Important !

À la fin de la représentation, le musicien lit, entre deux saluts, un manifeste afin d'évoquer les difficultés de plus en plus grandes que les pouvoirs publics imposent aux intermittents du spectacle et, plus largement, au spectacle vivant en tant que mode d'expression culturelle. Un acte de militantisme courageux, et parfaitement justifié, qui devrait être accompli après chaque spectacle et dans tous les théâtres, sur toutes les scènes : cela rappellerait aux spectateurs, souvent enclins lorsqu'ils s'en vont à ne songer qu'à leurs propres émotions, que ce qui vient de leur être donné - qu'ils aient ou non aimé - a un prix humain qui exige le respect, et un coût matériel que les troupes ont de plus en plus de mal à assumer. Aller au théâtre participe certes de l'action que tout un chacun peut mener en faveur du spectacle vivant mais cela n'a de poids que si l'on réserve sa place en "état de conscience". Pour aider à rester en éveil, un texte reprenant l'essentiel de ce qu'a dit le comédien est disponible à l'accueil de la salle. N'oubliez pas d'en emporter un exemplaire en partant...

Isabelle Roche - lelittéraire.com - 7 Février 2007

Salina, le personnage mythique créé par Laurent Gaudé, nous parle du conflit entre frères, du désir des hommes, de l'exil, de la recherche des origines, d'un enfantement sans père, du pouvoir mais aussi de la faiblesse des mères. La mise en scène fait la part belle à la recherche musicale, le musicien Marc Lauras étant directement associé à la dramaturgie. Le côté sauvage des situations est renforcé par l'évocation des éléments grâce à la musique et par les costumes, bijoux et coiffures qui rendent le spectacle très beau.

Salina se déroule dans un espace imaginaire, dans un pays balayé par un vent chaud, où s'affrontent des clans sur une terre désertique. Salina est arrivée un jour, bébé épuisée de sanglots, dans les bras d'un inconnu venu d'ailleurs, qui n'était pas son père, et qui l'a laissée dans ce village où le chef du clan des Djimba l'a recueillie. Objet d'amour, sa rébellion aux règles du clan va la conduire à être rejetée, exilée, à devenir un bloc de haine, à engendrer un enfant sans père pour en faire l'instrument de sa vengeance. Et c'est par le don d'un autre enfant qu'elle parviendra à retrouver la paix tout comme le clan des Djimba. On pense aux grands mythes, à l'Illiade, à Médée, au Mahabarata. Le spectacle va donc faire se rencontrer le mythe et l'épopée, le mythe en embarquant le spectateur dans un monde d'archétypes qui va stimuler son imaginaire, l'épopée en s'adressant directement au spectateur. Le texte de Laurent Gaudé alterne les scènes dialoguées, où s'expriment les passions humaines, et les récits, contés par les vivants comme par les morts, et qui ont un caractère épique. Pour le metteur en scène, ces récits sont un décrochage par rapport à l'action qui domine dans les scènes dialoguées, une façon d'introduire la durée, l'épopée et que la musique accompagne. Marc Lauras a conçu une musique en prise directe avec le drame. Il est sur le plateau figurant un personnage errant qui accompagne les récits avec son violoncelle et ses instruments étranges, fournissant le « contrepunt » à l'écriture littéraire. Les chants, proches des musiques ethniques, contribuent à créer une atmosphère étrange et pourtant connue qui convient bien au drame mythique qui nous est conté. Farid Paya, le metteur en scène a choisi des acteurs qui sont aussi des chanteurs. Il les a fait largement travailler sur la musique du texte. Tous mériteraient d'être cités, même si l'on retient particulièrement Ariane Lagneau, qui campe une Salina inoubliable.

Micheline Rousselet – SNES - Syndicat des enseignants du second degré - Février 2007

